Le profiteur

Le soleil se couchait, bas sur l'horizon et les quelques lueurs du dernier jour de l'automne éclairaient Paris. Au sommet du Monde se tenait une réunion de vieux reporters, parlant fort et s'imbibant de café noir depuis le début de la journée. Ils s'interrogeaient et se questionnaient sur leurs projets et leurs aventures futures. Quand le dernier invité entra dans la pièce, il s'assit rapidement sur son fauteuil. Il était jeune, il avait l'allure forte mais l'esprit fragile et encore inconscient. Il se leva pour prendre la parole mais ses compagnons ne cessaient pas leurs échanges sur la pollution. Les lumières naturelles déportaient son ombre sur le paysage de montagnes encadré dans son dos, l'assimilant à un petit homme face à cette masse gigantesque. Il prit la parole un peu plus fort cette fois-ci et lança.
– Chers confrères, pour cet évènement sur l'environnement, j'ai une proposition. Inspirons-nous d'une histoire invraisemblable que je vécus il y a quelques temps dans le sud de l'Afrique.

« C'était il y a deux ans, lorsque je travaillais encore pour Le Figaro, je m'en souviens encore comme si c'était hier. Il était tôt le matin, mais il faisait déjà une chaleur écrasante d'été africain, c'était un reportage sur la faune dans la savane africaine, j'observais un troupeau désordonné de gnous qui se promenaient çà et là entre les zèbres qui se pavanaient sur une mer de terre rouge craquelée et dégustaient les seuls petits brins d'herbe qui pouvaient pousser sur cette terre si sèche. La principale attraction était les belles girafes qui broutaient les quelques feuilles présentes sur les rares arbres de ce sol ocre et aride. J'étais en tenue professionnelle, j'avais un chapeau de couleur beige pour bien me mélanger à l'environnement, une veste et un pantalon de camouflage militaire. J'avais aussi ma caméra et mon micro. Je dépliai mon trépied et le posai assez loin pour pouvoir avoir une belle qualité d'image sans être vu. Au loin, sur les hautes collines de l'Angola, une tempête de sable et de poussière se préparait.

Je prenais mes dernières photos et écrivais mes dernières notes en haut de ma Jeep quand une camionnette passa en trombe effrayant les bêtes, sur celle-ci était imprimé grossièrement un message publicitaire :
« Venez visiter notre entreprise, c'est une révolution dans le monde du recyclage de plastique. »

Je décidai donc pour mon dernier jour d'aller visiter cette entreprise. Juste après avoir pu lire le nom de « Naimbe », j'inscrivis les coordonnées sur le GPS, c'était à environ trente minutes d'où j'étais. Arrivé à destination, je réussis avec difficulté à trouver le chemin, mais je finis par me diriger vers cet immense bâtiment au loin, plus je me rapprochais plus la route était en meilleur état, jusqu'à avoir un parking bétonné à l'entrée. Des fumées émanaient de gigantesques cheminées semblables à des buildings New Yorkais. Des bruits métalliques s'en dégageaient comme le frottement répété des machines automatisées et un train trainant des wagons rouillés sur des rails enduits de suie s'enfonçait dans un sombre hangar. En m'approchant de plus en plus de cette friche industrielle, je pus lire un gigantesque panneau d'écran numérique : « Famplastique ».

Lorsque je posai mon pied dans cette imposante structure, un personnage fort accueillant vint à ma rencontre se présentant comme le directeur de cette entreprise tout en m'invitant à entrer il me dit le slogan de son entreprise « bienvenue chez Famplastique pour un monde plus esthétique ». C'était un petit personnage qui gardait toujours son grand sourire. Il proposa de me faire visiter sa merveilleuse entreprise qu'il me vendit comme un rêve tant elle ne polluait pas grâce au tri qu'il faisait subir aux déchets. Au fil de la visite en observant dans les salles, je vis des personnes travailler dans une ambiance agréable tout en gardant leur sérieux. Au fur et à mesure qu'il m'expliquait ce qu'il faisait, il me vanta le mérite de son industrie : la chance de pouvoir donner un bon salaire à ses employés locaux vu les bénéfices et même de pouvoir leur donner quelques congés payés. Lorsque je dû partir, j'étais déçu car j'aurais été très heureux de pouvoir visiter encore un peu plus cet endroit qui s'avérait être révolutionnaire.

En repartant en direction de la petite ville, j'entendis des cris agressifs tel un chef de chantier criant ses ordres à ses ouvriers. Je m'approchai et avant d'arriver aux abords du village, un camion benne faillit me renverser. Il appartenait à l'usine Famplastique, ces cris m'interpelait alors je décidais d'aller voir ce qu'il se passait. Je me trouvais dans un quartier à l'apparence très pauvre, après avoir passés plusieurs ruelles sombres, je vis une petite rivière de couleurs gris noir qui semblait épaisse à première vue. Dans cette rivière, buvaient quelques enfants à l'endroit où elle paraissait la plus limpide. Il y flottait toute sorte de débris. Ne comprenant pas comment une société de recyclage et une

rivière aussi sale pouvaient se tenir aussi proches, j'entrepris de remonter ce ruisseau. En passant à l'angle d'une ruelle, je découvris avec horreur et stupéfaction une autre entrée de l'entreprise qui donnait sur une montagne de déchets en grande partie de bouteilles en plastiques, et au sommet de ce tas, des enfants africains squelettiques triant les déchets pour les jeter dans la rivière, tandis qu'à la fenêtre le mielleux patron criait ses ordres sur ces pauvres gamins.

« Plus vite que ça. L'argent ça ne tombe pas du ciel bandes de morveux ».